

« Deux pôles de toute science humaine :
La personne Moi d'où tout part,
la personne Dieu où tout aboutit. »

MAINE DE BIRAN.

LA VIE

de la Conférence Maine de Biran
des Cercles d'A. C. J. F.
des Enfants de France
des Groupes de la Région

La Crèche, les Bergers et les Mages (Péguy).

Les Arts catholiques (F. de La Tombelle).

Simple réflexions sur la Beauté (G. T.).

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

—3—

N° 22, — 1^{er} janvier 1919

Le numéro : 25 c.

Abonnement : Un an.... 7 50

— Six mois.. 4 »

Administration et Rédaction :

13, Bd MONTAIGNE — BERGERAC

A nos amis lecteurs



Pour la Cause de la France qu'il fallait conserver forte et rendre victorieuse,

Pour la cause de la Vérité, de la Justice, du Peuple, de l'Église, de Dieu,

LA VIE, durant l'année 1918, a lutté le mieux qu'elle a pu.

Elle a, dans la composition et la rédaction, réalisé des progrès qui en ont fait une revue agréable et influente.

Les exposés doctrinaux, les récits des conférences, ont encouragé et amené des initiatives sociales pleines d'espérances.



Tout ceci n'est qu'un commencement. Il est probable que sans tarder, à la faveur de la victoire et pour assurer les reconstructions de la paix, LA VIE étendra son action, agrandira son format, augmentera son tirage.

Il faut qu'elle devienne l'organe autorisé des travailleurs, des cultivateurs, des groupes de jeunesse, des orphelins, des veuves, des mutilés, des victimes de la guerre, de tous ceux qui ont une vérité à exposer ou un droit à revendiquer.



Ces nobles projets, elle ne peut les réaliser que par l'appui moral et financier qu'elle trouvera chez ses lecteurs.

Aussi demande-t-elle à sa belle famille d'abonnés de lui rester fidèle, de lui faire crédit d'une nouvelle année d'existence.

..... A ceux qui auront pris leur part dans les semailles Dieu donnera la part de la récompense.....



En conséquence, LA VIE prie tous ses abonnés de faire parvenir le montant de l'annuité à M. l'Administrateur, 11, boulevard Montaigne.

Elle leur serait reconnaissante de faire de la propagande et de chercher de nouveaux abonnés.



Durant l'année 1919, travaillons tous, et aidons ceux qui travaillent à la complète et joyeuse restauration de la France.

Le Comité de Rédaction et d'Administration

LA VIE

de la Conférence Mame de Biran;
des Cercles d'A. C. J. F.;
des Enfants de France;
des Groupes de la Région.

RÉDACTEUR EN CHEF : E.-C. CARRON, Ingénieur-Chimiste.

SOMMAIRE

Calendrier liturgique.

PIÉTÉ. — Poésie (Ch. Péguy).

ÉTUDE. — Les Arts catholiques (R. de La Tombelle). — Simples réflexions sur la beauté.

ACTION. — Convocations. — Conférence Mame de Biran : La Semaine et la Journée anglaises (C. Carron).

LA GRANDE FAMILLE. — Monseigneur à Bergerac. — Naissance. — Tableau d'honneur. — Gymnastes, une bonne nouvelle.

CALENDRIER LITURGIQUE DE JANVIER

1 Mercredi. Circoncision.	17 Vendredi. S. Antoine.
2 Jeudi. Octave de S. Etienne.	18 Samedi. Chaire de S. Pierre à Rome.
3 Vendredi. S. Chamassy.	19 Dimanche . 2 ^e apr. l'Épiphanie.
4 Samedi. S. Silain et ses compagnons.	20 Lundi. SS. Fabien et Sébastien.
5 Dimanche . S. Nom de Jésus.	21 Mardi. S ^e Agnès.
6 Lundi. <i>Épiphanie</i> .	22 Mercredi. S. Vincent et S. Anastase.
7 Mardi. De l'octave.	23 Jeudi. S. Raymond de Pennafort.
8 Mercredi. De l'octave.	24 Vendredi. S. Timothée.
9 Jeudi. De l'octave.	25 Samedi. Conversion de S. Paul.
10 Vendredi. De l'octave.	26 Dimanche . 3 ^e apr. l'Épiphanie.
11 Samedi. De l'octave.	27 Lundi. S. Jean Chrysostome.
12 Dimanche . 1 ^{er} apr. l'Épiphanie.	28 Mardi. S. Antoine.
13 Lundi. Octave de l'Épiphanie.	29 Mercredi. S. François de Sales.
14 Mardi. S. Hilaire.	30 Jeudi. S ^e Martine.
15 Mercredi. S. Paul, 1 ^{er} ermite.	31 Vendredi. S. Pierre Nolasque.
16 Jeudi. S. Marcel.	

PIÉTÉ

La Crèche, les Bergers et les Mages

*Et Jésus est, le fruit d'un ventre maternel.
Fruetus ventri tui, le jeune nourrisson
S'endormit dans la paille, et la balle et le son,
Ses deux genoux pliés sous son ventre charnel.*

*Et ses beaux yeux fermés sous l'arceau des paupières
Ne considéraient plus son immense royaume.
Et les bergers venus par les chemins de pierres
Le regardaient dormir dans la paille et le chaume.*

*Et ses beaux yeux fermés sur nos ingraturités.
Ne considéraient plus qu'un rêve intérieur.
Ses jeunes yeux fermés sur nos décrépitudes
Ne considéraient plus qu'un âge antérieur.*

*Et la lourde toison, de ses cheveux bouclés
Retombait sur sa nuque en décuple cascade.
Et son poing volontaire et ses bras potelés
Supportaient tout le poids de cette colonnade.*

*Ses beaux cheveux tombaient en mouvante torsade
Et faisaient sur sa nuque une ombre creuse et blonde.
Les rois de l'Orient, venus en ambassade,
Le regardaient dormir comme le roi du monde.*

*Et sa tête portait dans le creux de son coude
Comme un beau bâtiment porte dans son berceau.
Il n'était pas froncé comme un enfant qui boude,
Il était étendu comme un jeune roseau.*

*Et sa tempe battait d'un sang si généreux
Que sa tête sonnait comme un jeune tambour.
Et son cœur se gonflait d'un sang si chaleureux
Que tout son corps tremblait de ce nouvel amour.*

*Un pli du bras portait l'impérissable tête,
Et c'est ce pli du bras qu'on nomme la saignée.
Il admirait tout bas quelque invisible fête.
Il était comme une aube éclatante et baignée.*

*Juste le pli du bras portait la tête blonde.
Ses membres détendus formaient comme un recueil.
Tout était jeune alors, et le Sauveur du monde
Était un jeune enfant qui jouait sur un seuil.*

*Dans le creux de ce pli roulait la tête ronde
(La même qui fut mise en un pauvre cercueil).
Tout s'appesantissait dans cette nuit profonde,
La même qui tomba sur un suprême deuil.*

*Tout en lui reposait. Sur ses lèvres lactées
Quelques gouttes tremblaient, vaguement négligentes;
Quelques gouttes perlaient, vainement engageantes,
Comme la sèche perle au bord des fleurs coupées.*

Charles PÉGUY.

ÉTUDE

LES ARTS CATHOLIQUES

Il est curieux, — et fâcheux, — d'avoir à réunir ces deux mots pour désigner un genre, et de paraître inciter par cette spécification que l'art puisse ne pas être une des manifestations, les plus religieuses qui soient, de la pensée humaine. Que l'on supprime, en effet, de l'art, sous toutes ses formes, la tendance idéale vers la procréation spirituelle, et il ne reste rien; l'architecture n'est plus que de la pierre entassée; la peinture, qu'une reproduction physique et sans vie; la poésie, que des mots; la musique, que du bruit.

Si, par arts catholiques, on veut désigner un ensemble de manifestations propres à la décoration et au cérémonial des églises catholiques, rien de mieux. Mais, pour beaucoup, cette désignation paraît établir une scission au lieu d'une distinction entre deux branches d'art issues en réalité du même tronc. Pour ces esprits, de petit entendement et de moindre culture, les arts religieux et les arts profanes sont de deux classes différentes et même opposées jusqu'à devenir rivales. Par passivité à la mode, par parti pris de moindre effort dans la pensée, le plus souvent par ignorance incoercible, ils se refusent à discerner que tout art ne puise le suc nécessaire à ses racines que dans l'unique terreau de la religion. Oh! il ne s'agit pas, ici, du seul genre catholique. Celui-là appartient à une tranche de l'histoire; et si nous parlons de l'esprit religieux en général, comme de l'unique générateur de toute production d'art, peu importe que ce soit le dogme catholique, ou la déesse Isis, ou Jupiter Capitolin, ou Jehovah de Moïse, ou même le totémisme préhistorique.

Une recherche d'idéal et non une simple figuration matérielle fut, de tout temps, l'origine de l'art, et ses manifestations profanes ne purent que progressivement se dégager de cette influence. Statuaire, édifices, objets procédèrent longtemps des types primitifs auxquels la religion servait d'exergue. Cela est si vrai que lorsque le recul du temps égalise, pour nous, les divergences en estompant les lignes, en réduisant les exemples jusqu'au croquis schématique, nous avons parfois peine à distinguer une façade de temple païen d'un portique de bibliothèque, un fragment de cathédrale d'un débris de construction civile, une tapisserie d'église d'une haute lice seigneuriale, et même une stalle d'un bahut.

L'audition elle-même a besoin d'être très attentive pour discerner sans erreur (en dehors du texte employé, bien entendu) un madrigal du xvi^e siècle d'un motet de la même époque. Les grands artistes,

ceux dont le souvenir se dresse devant nous, comme une rangée de sphinx aboutissant au portique idéal sur lequel trône Homère, furent tous, sans exception, des artistes religieux, en ce sens qu'ils savaient leur religion, et que c'était au contact vivifiant de cet au delà dont ils s'imprégnaient qu'ils trouvaient leurs chefs-d'œuvre, patiemment élaborés par des mains d'ouvrier, expertes s'il en fut jamais.

N'exagérons pas néanmoins. Tous les peintres n'étaient pas des Fra Angelico ni des Bartolomeo. Tous les poètes n'étaient pas Jacques de Voragine, de même que, parmi les musiciens, il y en avait d'autres que les moines, anonymes et patients, qui enluminaient les antiphonaires. Les artistes de l'époque Médiévale vivaient, pour la plupart, dans le siècle; mais l'ombre de la cathédrale planait sur leur atelier ou sur leur cellule. Ils y répondaient, en travaillant, à l'idéal religieux dont leur âme était absorbée. Il n'est même pas jusqu'à la conscience, atteignant les limites du scrupule, de leur exécution, qui ne prouve à quel point ils auraient cru faillir à leur vocation, s'ils s'étaient contentés de l'à peu près, de l'ébauche entrevue, de l'intention, fût-elle bonne, qui, depuis, tient lieu si souvent de métier. Ce métier! que l'on ne saurait trop admirer et louer, partout où il existe, qui est l'honneur de l'artiste, bien plus que le génie, qu'il ne possède réellement qu'à la condition de l'ignorer; ce métier! qui est sa conquête et sa vraie gloire, car il n'a pu l'acquérir que par une volonté et une patience tenaces, dès la première heure. Et si, parfois, le génie en est résulté, ce n'est jamais lui qui a précédé.

On objectera qu'il n'est pas étonnant que tous ces artistes aient fait de l'art religieux, du moment que leur clientèle habituelle était les papes, les évêques, les monastères et les donateurs. On objectera que s'ils avaient trouvé dans la manifestation profane autant d'occasions lucratives de travailler, ils s'y seraient tournés.

D'abord, nous n'en savons rien; car beaucoup de leurs travaux laïques ont été perdus. Ensuite, en quoi cette objection atténué-t-elle l'idéal religieux qui guidait leur existence artistique, à tous, même à ceux, plus modestes, qui s'exerçaient sur les arts décoratifs de la poterie, de l'émaillerie ou de la ferronnerie? A plus forte raison pour ceux qui faisaient leur carrière de la décoration des temples.

Michel-Ange, peignant le plafond de la chapelle Sixtine sur l'ordre de Jules II, traita avec le pape, comme un fournisseur avec son client, et les textes existent encore, prouvant que la discussion fut sévère (1). Si, avec Laurent de Médicis, il exécutait, rarement du reste, quelques œuvres profanes, le jour où il se mit à l'œuvre au Vatican, il ne fit pas seulement acte de peintre prestigieux, de décorateur sans

(1) Rien de plus expressif à cet égard que les propres paroles du pape à l'artiste : C'était à toi de venir Nous trouver, et c'est Nous qui avons dû venir vers toi!

exemple, de dessinateur de métier dépassant les limites de perfection et de virtuosité connues, il fit, en plus, œuvre du théologien le plus averti, du philosophe chrétien le plus subtil, d'un maître en doctrine auquel personne n'aurait pu tenir tête.

C'est; par là, qu'il faut entendre l'idéal religieux de ces artistes. Certes, ils avaient la foi, à n'en pas douter; mais ils n'étaient pas tous dévots; loin de là. Ni Michel-Ange, ni Raphaël, ni Léonard ne pouvaient y prétendre. Leur catholicisme n'était pas dans le fait de petites pratiques, respectables à coup sûr, mais peu fécondes quant à la production imaginative; elle était dans celui d'une connaissance, poussée jusqu'à la plus extrême acuité, des textes les plus lointains, des symboles les plus spacieux, des controverses les plus ardues, de leur religion, en un mot.

Le moindre portail de nos cathédrales, la moindre galerie de nos cloîtres ne sont pas seulement, par leurs lignes et leur décoration sculpturale, un monument d'art au point de vue de la seule architecture, ou, avec elle, du seul art plastique, c'est un livre ouvert où l'artiste met, encore, le doigt sur chaque page pour nous enseigner l'histoire, le symbole et la doctrine que l'œuvre avait pour mission de faire pénétrer dans les masses.

Tel fut l'Art d'autrefois. Il est plus noble, à notre avis, de l'appeler de ce seul nom plutôt que de paraître en délimiter le genre, par l'épithète de « religieux », ce qui semblerait admettre qu'il y en eût un autre. L'Art, quand il voulait, savait se faire profane sans rien perdre de sa maîtrise, et plier son métier prodigieux aux exigences du moment.

En sortant d'admirer la *Descente de Croix* de Rubens, à Anvers, on fait vingt pas, on entre au Musée Plantin, et l'on reste extasié devant la série des portraits de cette famille, dont les quittances de paiement, réunies sous une vitrine, prouvent que le profane était parfois profitable et nécessaire; car la *Descente de Croix* fut, en effet, un cadeau, ou presque, de Rubens à une corporation, je ne sais plus laquelle, qui avait pour patron saint Christophe (en grec, *Christophoros* — porteur de Christ). Elle le paya de tout son petit avoir; je crois, cinquante florins!

Si donc, en quittant le moyen âge, si, franchissant le Gallo-Romain et remontant à Auguste, à Périclès, aux Pharaons, nous constatons qu'en tout temps l'idéal religieux fut l'inspirateur constant de l'Art; si, d'autre part, nous voyons, à des époques ultérieures, cet idéal s'affaiblir; si, enfin, il semble, par des symptômes nombreux et irrécusables, que l'on assiste, sinon à un réveil caractérisé, du moins à des frémissements présageant l'éclosion proche d'une frondaison nouvelle, il serait peut-être intéressant d'étudier autant les causes de cette léthargie momentanée que les éléments d'une renaissance qui s'annonce. Essayons d'en fixer les données.

Il est vrai que pour beaucoup de personnes, toute évolution d'une courbe montante leur échappe. Ils ne distinguent que le *subit*, et ne sont aptes à discerner aucun progrès, du moment qu'il est lent et, partant, plus durable. Or, en art, et en tout, il n'y a de bon que ce qui s'est formé lentement (sans excès, bien entendu); c'est la destruction qui est le produit du mal, et qui, seule, est soudaine. Aussi est-ce pour elle que fut inventé le mot de catastrophe!

On admire un arbre centenaire et l'on oublie souvent combien d'années il a fallu pour que, partant de la graine, il dominât la forêt. Un coup de hache, et ce n'est plus qu'un amas de bois mort!

Abandonnons donc l'époque Médiévale, non sans regret. Laissons encore la Renaissance, rayonnante par certains points, destructive sous d'autres. Franchissons la première moitié du xvii^e siècle, plus fertile en coups d'épée et en constructions politiques qu'en œuvres d'art, et parvenons à Versailles, *Ludovico regnante!*

A cette époque, les artistes avaient, certes, du talent. Ils fournissaient bien leur concours à la décoration des édifices religieux. La sculpture était puissante, la peinture grandiose, l'orfèvrerie, la broderie somptueuses. Lulli et Campra écrivaient des motets plus sonores que parfaitement liturgiques pour la chapelle du Palais. Du Mont composait ses messes, restées célèbres à juste titre, mais dont la massivité entraînera plus tard à son exemple le plain-chant au détriment de la pure et légère cantilène grégorienne. Mais tout cela, en somme, était exécuté plutôt par amour du beau décor que par intention mystique. Les artistes recevaient une commande, avec le thème à développer. Ils la réalisaient avec soumission et conscience, mais dans la gestion de leur œuvre n'entraient pas la part considérable et personnelle de théologie qu'y mettaient leurs devanciers. Ils pouvaient faire de l'art religieux, mais profanes ils demeuraient. Il s'ensuit que ce qu'ils ont laissé est souvent bien, parfois bon et même beau, mais ce n'est jamais attachant.

Exception faite toutefois pour la série de Saint-Bruno, par Lesueur. La dernière toile, la *Mort du Saint*, est une page de poésie monacale comme on en fit peu. Il est seulement dommage que la couleur, assez terne, ne soit pas à la hauteur de la composition.

Par contre, Mignard, décorant à la fresque le dôme du Val-de-Grâce, y mit de la splendide peinture, mais qui, par le prestige de ses allégories, eût pu, tout aussi bien, décorer le plafond de la galerie des glaces. C'est un chef-d'œuvre, mais non d'art religieux. C'est, du reste, l'aveu indirect qu'en fit Molière lorsqu'en vers fameux il en célébra la gloire. Il fit un poème didactique sur la peinture, il loua les mouvements, les attitudes, les plis surtout. De l'expression et du symbole, il ne dit rien, mais il termine par un coup d'encensoir en l'honneur de la fresque :

Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,
Les Mignards de leur siècle, en illustres rivaux,
Ont voulu, par la fresque, ennoblir leurs travaux!

Saluons pourtant ce coup d'encensoir! Il nous a valu le merveilleux portrait de Molière que possède la Comédie-Française.

Il est vrai, pour innocenter les artistes de ce temps, que l'architecte leur donnait de la dure besogne en leur demandant de décorer ces lignes sévères, ces piliers massifs, ces travées où nulle ombre ne régnait plus. Quant à l'imagerie, la délicieuse *Imagerie* d'autrefois, qui courait, grimpaît, s'accrochait, se poursuivait partout, elle n'est plus. Les façades sont mornes, les stalles sont nues, les vitraux sont clairs. Aucune distraction n'est désormais permise, à regarder des images de pierre, et à s'y instruire. Le temple est une discipline au faite d'une hiérarchie.

On ne feuillette plus l'Histoire Sainte sur les murailles. On ne frémit même plus, avant de pénétrer dans l'huis, devant les évocations contorsionnées, si expressives, des jugements derniers chers à la période Romane.

Toute naïveté, la plus captivante attraction de l'art, a disparu. L'ordre règne, et sous les voûtes puissamment éclairées, le plein-cintre rénové demeure — et pèse.

Il pèse si bien que la société s'en échappe. Et voici le xviii^e siècle.

Cette fois, c'est bien l'art profane qui va prendre le dessus. Élégant, mondain, souriant, spirituel, exquis, tout n'y cherche qu'à plaire, et y parvient. Un meuble est un sourire, un chandelier une réticence, une cassolette un épigramme. Le cardinal de Rohan décore son salon de l'hôtel de Strasbourg par des peintures de Huet, représentant des théories de petits singes s'accrochant à tous les rinceaux. Raphaël a brisé sa palette, Michel-Ange a tordu son ciseau. Moyen âge et barbarie sont synonymes parmi les lettrés. Le dernier mot d'une élégance raffinée va devenir le premier vocable d'une déchéance qui s'approche à grands pas.

Seule, la musique, art renaissant, car il y a longtemps que la polyphonie Palestrienne est oubliée, et ayant attendu cette époque pour sortir de plusieurs siècles de tâtonnements, procédait encore d'un idéal religieux, quoiqu'à vrai dire fortement conventionnel, et plus féru de discipline contrapontique que de véritable expression puisée dans le mysticisme. Néanmoins, on peut dire que durant toute cette période, la musique fut, à l'église, le seul art qui, en dépit des formules, ait gardé la conscience du lieu.

La Révolution, du sang! L'Empire, de la gloire! Les arts, qu'effarouche le bruit, comme des insectes ailés, cherchent l'oubli dans le sommeil des chrysalides...

Si, au point de vue général religieux, et catholique en particulier,

les arts du XVIII^e siècle furent souvent une erreur, ils échappèrent au laid et au ridicule. Ils se trompaient, mais volontiers l'eussent reconnu si quelque voix indépendante et puissante les avait avertis. Souvent même ils manifestent une tendance idéaliste. Et c'est à leur honneur d'avoir eu cette perception; mais voici venir l'époque néfaste entre toutes, où l'ignorance le dispute à la prétention, où le parti pris est en conflit constant avec le sens commun, où pédagogie obtuse et imagination sont ennemies, où tout est laid, caduc, obsédé, dont il n'y a à retenir que les prototypes de toutes les « hideurs » qui en sont résultées et nous ont envahis jusqu'à une époque relativement peu lointaine. La peinture d'église sous la Restauration! Toutes ces Saintes Familles aux mouvements d'école, aux drapés romains, aux sourires grimaçants. La sculpture! Les figures phénoménales du tombeau du duc de Berry à Saint-Denis! L'architecture! La façade en gothique néo-grec de la cathédrale d'Orléans. La poésie, dite classique! Ponsard et Baour-Lormian, auteur d'une tragédie intitulée *Mahomet* que l'on jugea digne de *Sophocle*, dans laquelle Bonaparte cotoyait Bajazet! En musique, les oratorios de Lesueur, et les fugues, aussi interminables que hargneuses, de Cherubini! Rien, rien, rien valant la peine d'en conserver le papier autrement que pour en rire, tel est le bilan d'art de cette époque qui traitait de fous et d'énergumènes subversifs Delacroix, Victor Hugo, Berlioz, dont l'oratorio *l'Enfance du Christ* est un des plus purs chefs-d'œuvre d'art religieux qui soit (1). Citerai-je aussi Lacordaire?...

Et les « classiques » d'alors, ignorants jusqu'au miracle des modèles mêmes dont ils prétendaient s'inspirer, réservaient leur admiration sans limites pour Canova, Lambillotte et *Monsieur Viennet*!

On nous reprochera peut-être, et non sans raison, de nous être trop appesantis sur cette période et de nous être attachés à l'excès, et sans générosité, à en souligner les tares. Il le fallait bien, pourtant; car s'il n'est pas d'abord établi que cette époque fut la véritable initiatrice du mauvais goût, en tout, le demi-siècle qui suivit et ne fit qu'en subir l'empreinte, en partage la critique et la responsabilité, alors qu'il en fut opprimé par le poids, non sans essayer de s'y soustraire.

Vingt ans plus tard, en musique, Choron, Niedermeyer, d'Ortigue, Gounod cherchèrent et parvinrent à réagir. Delacroix, Horace Vernet, Ingres (on ne nous accusera pas de manquer d'éclectisme) se dégagèrent. Une splendide éclosion littéraire continua le mouvement, pendant que Viollet-le-Duc, avec de nombreuses erreurs, il est vrai,

(1) Imaginerait-on que l'ignorance fût générale à un pareil point, que Berlioz donna cet ouvrage sous le nom supposé de Pierre Ducré, maître de chapelle imaginaire du XV^e siècle! Et c'était avec orchestre complet, muni de toutes les dernières découvertes instrumentales! Personne ne broncha, et ce fut accepté, et du reste admiré, comme contemporain de Palestrina, si ce n'est même antérieur.

mais redressées depuis, réhabilitait trois siècles de notre plus glorieuse histoire architecturale, qualifiée jusque-là de monstrueuse.

Mais si le mauvais goût s'enfuyait, avec résistance, des centres cultivés, la routine, jointe au moindre effort, et multipliée par le mercantilisme, donnait encore un semblant de vie aux succédanés trop nombreux de cette ère sans exemple. La maladie était tenace. Il fallut bien des années pour qu'elle prenne fin. Il n'est pas dit encore que la guérison soit complète. Mais les prodromes sont rassurants!

La convalescence date du jour où l'on s'avisa de découvrir, de publier petitement, d'exprimer en chuchotant, au scandale de plusieurs, que, peut-être, Tradition et Routine faisaient deux! Si l'une est profondément respectable, même quand ses exemples sont sujets à critique, l'autre est constamment nuisible et digne de mépris. Or, qu'est-ce que la routine, sinon le droit que s'arrogent quelques-uns à choisir eux-mêmes le millésime où commence la tradition? Pour eux, le passé est toujours hier, jamais avant-hier, d'abord parce que leur ignorance ne le discerne pas, ensuite parce que « hier » ce fut leur jeunesse. Pour les passifs, ils vieillissent sur le souvenir de leur vibration à ces choses et, parfois, s'en excusent. C'est fort digne de respect.

Pour les infatués, cette jeunesse, qu'ils regrettent, n'a jamais dû se tromper! Pour ceux-là, la musique de Lambillotte, ou de ses pareils, est pieuse! Celle de Palestrina est inexpressive! La statuaire commerciale est dévote, celle du XIII^e siècle est caricaturale et amorphe! La chasublerie merveilleuse des vrais temps de tradition ne trouve pas grâce à leurs yeux dont la routine optique ne s'accommode qu'aux formes étriquées, vieillottes et économiques dont les vitrines sont remplies. Le latin prononcé à la Française, ce volapuk sans nom, est seul du latin, celui de leurs « humanités » quand on les faisait se pâmer devant la phonétique d'un vers d'Horace prononcé par un habitant de Saint-Flour!

Reconnaitrions-nous *Polyeucte* déclamé par une troupe de nègres?

Et pendant ce temps, qui relève la tradition, qui tente la réforme, qui agit, travaille, pense et prouve? Les bénédictins, les évêques, les artistes, les archéologues. Peu à peu ils font nombre, et leur voix grandissante réduit au silence les critiques et les obstructions, naïves le plus souvent, car le parti-pris par intérêt a fait son temps, de ces individualités peu aptes à comprendre la différence qui existe entre ces mots : « de mon temps » et « autrefois »!

Confiance donc! le Beau est en marche! A Orléans, c'est un enchantement d'art que l'on éprouve en face du monument de Jeanne d'Arc derrière le maître-autel et devant les vitraux de Galand qui franchiront les âges. Les cathédrales se restaurent, les moindres chapelles se parent, les maîtrises se forment. Les métiers tissent de nouvelles broderies. Une seule chose ne reviendra plus, ce sont les beaux évangéliques

miniaturés. La main-d'œuvre et la matière première ont presque disparu. La foire aux parchemins ne se tient plus à Saint-Denis! Mais, tout au moins, on garde ceux qui existent encore et l'on n'en découpe plus les lettres ornées, pour amuser les enfants! Si quelques esprits chagrins font encore la moue, peu importe; il n'y a qu'à les laisser se lamenter, impuissants, en leur appliquant ce vers de Dante :

Non ragionam di lor, ma guarda e passa!

(Ne nous occupons pas d'eux, mais regarde... et passe!)

Me sera-t-il permis, lorsque j'exprime ici une pareille foi dans la floraison artistique de demain, de dire que nous avons, en Périgord, une voix autorisée que nous n'avons qu'à écouter?... Lorsque Mgr Rivière a publié sa lettre commençant par ces mots : « Dieu est toute beauté »; lorsqu'il a, d'une plume dont il semblerait que Jules II ou Léon X ait fourni l'encre, stigmatisé le laid, l'atroce et le ridicule; lorsqu'il écrit : « Supprimez de la terre la Religion... que resterait-il de l'Art? » il est le *Bon Jardinier* (qu'il me pardonne cette comparaison, profondément respectueuse dans mon idée), qui, bêche d'une main, arrosoir de l'autre, avec patience et savoir, conviction et espérance, cherche à faire s'épanouir des fleurs nouvelles sur un vieux terreau envahi par les ronces (1). On dira : Il faut pour cela du temps! Eh oui, certes. Combien de générations accumulées n'a-t-il pas fallu, chacune apportant sa pierre à l'édifice, pour que toute manifestation d'art nous frappe, inconsciemment traditionnelle sous son apparente spontanéité? Une fois dessouchée la racine moisie qui nourrit encore le mauvais goût routinier, il ne faut plus que croire, vouloir et faire. Il n'importe qu'on en voie ou non le résultat. Aucun des maîtres des œuvres qui ont jeté les fondations de nos cathédrales ne les ont vues terminées. C'est le propre de l'artiste véritable de chercher à faire pour le temps, et non pas seulement pour l'heure.

Rêve généreux, discutera-t-on encore, chimère! En attendant, on détruit sans savoir comment l'on remplace. Par quelles beautés nous consolerez-vous de la perte de nos illusions sur le laid? Cela, c'est le constant véto de la routine.

Et la tradition, la vraie, celle que le flux et le reflux des âges a consacrée, nous clame : Ce que j'ai fait, refaites-le sans nous imiter. Abreuvez-vous à nos sources pures. Nous avons créé un verger merveilleux; il n'appartient qu'à vous d'en revoir chatoyer les branches sous un amas de corolles encore plus belles. A l'œuvre donc, chaque minute est un jour perdu! A l'œuvre et *Deo adjuvante!*

F. DE LA TOMBELLE.

(1) Sa Grandeur m'absoudra-t-elle d'évoquer ici ce que deviendrait sa cathédrale de Saint-Front si elle répondait à son rêve, pratiquement réalisable? La plus belle basilique de France!

Simple réflexions sur la Beauté

On a donné de la beauté diverses définitions. Kant l'appelle : « l'objet d'une satisfaction désintéressée, universelle et nécessaire. » Aristote : « l'union de la grandeur et de l'ordre. »

Ces formules, qui indiquent les caractères, les conditions ou les effets, sont incomplètes.

Demandons à saint Thomas les idées justes et les termes exacts sur ce point comme sur tant d'autres! Il nous répond : « La beauté, c'est la splendeur de toutes les perfections harmonisées. »

Et de suite nous affirmons que la plénitude de la beauté réside en Celui qui possède l'harmonie éminente dans la simplicité et la totalité de l'Être. Sainteté, beauté ne sont que les divers modes sous lesquels nous percevons le principe premier, unique et ineffable : Dieu. Augustin le dit dans les gémissements de son repentir : « Trop tard je vous ai connue, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue! »

Si la beauté est ainsi chose non extérieure aux choses mais leur épanouissement complet, leur exacte solution, la libre et harmonieuse expression de leur nature, la beauté de toute chose c'est la participation à la plénitude de l'Être divin, la conformité à l'idée créatrice, et pour l'artiste la recherche et la réalisation des prototypes éternels.

Et en déterminant ainsi l'origine du Beau, nous établissons ses divers ordres, leur enchaînement et leur subordination. Une créature (personne humaine, œuvre d'art) sera belle dans la mesure où l'illumineront les clartés infinies. Jouffroy a dit : « Il n'y a de beau que Dieu; et après Dieu ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme; et après l'âme, c'est la pensée, et après la pensée, la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau. »

Aussi le Christ peut-il être appelé « le Roi de gloire », « le plus beau des enfants des hommes », parce qu'il porte en sa personne la nature divine, que son âme éminemment délicate transparait en sa physionomie et que son corps réalise définitivement le type idéal de l'homme. La création se paracheva en cette froide nuit de Noël où Jésus vint au monde...

Le saint qui possède en son âme l'Esprit ou en sa poitrine l'Hostie est imprégné de beauté. Jules Verne écrit à sa jeune sœur :

« L'enfant plein de Dieu qu'il contemple et qu'il touche
Est plus qu'un ange saint qui descendrait des cieux.
Et Jésus-Christ alors dut parler par ta bouche,
Comme il devait aussi regarder par tes yeux. »

L'académicien Legouvé nous a laissé ce délicat tableau tout imprégné de céleste clarté en même temps que d'humaine consolation :